

Voilà, pour l'ordinaire, l'origine de leurs liaisons. C'est par quelque bonne taloche que commencent leurs affections les plus tendres.

Eh bien ! ces excellentes, ces délicieuses gens, qui pousseraient la philanthropie jusqu'à cirer vos bottes, sont tous d'une effrayante absurdité. Sciences, beaux-arts, littérature, industrie, politique, tout leur demeure indifférent. Ils ont l'étrangeté d'habitants de la lune, qu'une commotion volcanique nous aurait expédiés de la veille.

Avec cela, pour peu qu'ils sachent votre nom, ils vous accrochent au passage, comme une borne, un sacre. Le seul moyen d'éviter le choc, c'est de faire un détour ; et fouette, cochon ! vous en serez quitte pour un coup de chapeau. Mais si vous souffrez qu'ils vous abordent, je vous plains. Ces gens-là sont gluants à force de bonté ; ils se collent à vous pour toute la journée.

Tel est l'épithète de l'excessive bonhomie, de la bêtise succulente ; plante indigeste et sans parfum qui végète, il est vrai, sur toute la surface de notre civilisation, mais qu'à Paris seulement vous trouverez aussi saillante et pullulante. C'est que là, même, le chevalier d'industrie, ce dernier précepteur de l'humanité, est plus savant, plus abondant qu'ailleurs.

Au surplus, le total de l'ineptie parisienne se forme encore de bien autres zéros.

Je ne vous parlerai pas de l'épicier. Sa bêtise déjà est devenue proverbe. Et d'ailleurs, il se venge bien cruellement des sarcasmes de l'intelligence, ce grand fossoyeur de beaux-esprits, celui-là qui peut dire à tant de persifleurs, en jetant leurs dépouilles dans ses balances sépulcrales : "Que la cannelle, que la réglisse, que la cassonade te soit légère !"

Je ne vous parlerai pas davantage de la sottise prétendue des hommes de finances. Les banquiers de nos jours ressemblent à tout le monde, à cette différence près, qu'ils ont beaucoup plus d'argent que tout le monde.

Mais, avez-vous remarqué sur la partie faicnante de nos boulevards, dans la belle allée des Tuileries, sur le pavé des Champs-Élysées, parmi la poussière du Bois de Boulogne, aux premières places des théâtres, partout enfin où il y a du temps à se montrer ; avez-vous remarqué une population d'hommes, tout élégante, toute pimpante, tout odorante ? Voilà nos crétins ; non pas tous, mais beaucoup ; non pas avec de hideux goitres, des vêtements grossiers, et un public qui les vénère ; mais en beau linge, en fin loutiers. On s'arrête à les voir, tout ébahi qu'on est de leur façon d'aller, du phénoménal de leurs habits, de l'imprévu de leur coiffure. Leurs modes, vous le savez, ne sont pas celles d'aujourd'hui ; bien moins encore celles d'hier ; ce sont toujours celles de demain.

Du reste, on peut les comparer à de belles bourses d'étalage. Qu'y a-t-il au fond ? Du vide. Pas une idée, pas un centime intellectuel.

Et c'est ici le lieu de définir ce que nous entendons par une idée ; et conséquemment, par penseur et par non-penseur.

Je n'appelle point du nom d'idées, ces conversations toutes faites, ce langage au premier occupant, espèce de badigeon qui ne sert qu'à chemiser un sot, et à boucher les crevasses d'une journée oisive.

J'entends par idée, une perception de l'âme, non point grêle, indécise, tronquée, fugitive ; mais vive, nette, entière, et durable ; mais assez copieuse pour maintenir le cerveau dans un état de gonflement, et l'empêcher de s'affaisser sur lui-même comme une vessie qu'on prive d'air ; mais assez large et forte pour que la méditation puisse reposer dessus ; non pas enfin une leur, un crépuscule ; mais un beau jour, un jour tout-à-fait ; une pensée-mère, une pensée qui elle-même en contient mille autres ; qui soit le pivot autour duquel gravite, logiquement, un monde d'imaginaires secondaires ; le centre, le soleil d'un système intellectuel tout entier.

Eh bien ! de ces soleils, combien pensez-vous qu'il en brille sous le crâne pommé de ceux-là ? Pas un seul. Je n'en demande qu'un, et leurs yeux de verre, leurs yeux d'animals empailés lui seraient au moins de quelque feu. Leur figure en deviendrait moins cire, leur allure moins flasque, leurs paroles moins fades ; et leur cravate aussi serait plus tortillée. Au bal peut-être, au spectacle, au concert, où qu'on s'émouvent, ils s'émouvraient. Vous ne les verriez plus, au balcon d'un théâtre, nettoyer leur binocle ou mordiller leur

canne, alors que l'on pousse au parterre ; vous ne les verriez plus mettre et mettre leurs gants, ou s'ajuster les favoris, alors qu'on sanglotte au parterre ; froids à tout, impassibles, inaltérables, comme si, au milieu de cette électricité de rires ou de pleurs, leur bêtise était un trépid qui les isolât des commotions de la foule ! Je vous le dis, ils sont crétins, archi-crétins. Et c'est un point bien convenu : tout homme qui attend venir l'éternité, à se faire gentil, non point par coquetterie fortuite, ainsi qu'il a pu arriver à Voltaire lui-même, mais par fatuitisme et par désœuvrement ; tout homme qui se narcoïse et se sangle comme un cheval, cet homme là n'est pas né pour penser ; pas plus que le paon, pas plus que le coq-d'Inde. Son rôle aussi, c'est de faire la roue aux yeux des autres hommes.

Mais, place encore ! Voici l'espèce des balourds ; bêtes doublement circonflexes qui s'en tiennent à la grosse naïveté, à cette fille batarde de la sottise et du bon sens. Ce sont des hannetons : dès qu'ils volent, ils se heurtent la tête contre une vérité. Ils ne procèdent, en effet, que par vérités vraiment vraies, par vérités patentes : — "C'est aujourd'hui le 16 décembre, dans quinze jours ce sera le 1er janvier ; — Voilà un potage qui est brûlant ; — Napoléon est un homme célèbre."

Eh bien, à la bonne heure !

Parfois encore, ils se permettent la fine réflexion morale : — "Moi, j'aime ce qui est bon ; — On serait plus tranquille s'il n'y avait pas d'émeutes ; — Les hommes ne sont pas comme les femmes ; — La santé est le meilleur des biens."

Parfois aussi, la légère incartade dans les champs de l'imagination : — "Croyez-vous qu'il fasse beau demain ? — Savez-vous s'il gèlera cette nuit ?"

Parfois enfin, la nouvelle piquante. Ils se précipitent, le nez rouge de bise, dans un salon bien chaud ; et faisant le gros dos, claquant des mains, frappant du pied, décuplèrent tout net une conversation intéressante, pour dire : "Je viens de dehors ; il fait clair de lune."

En résumé, les gens de cette sorte paraissent n'avoir été créés que comme intermédiaires entre l'homme et la brute. Ce n'est pas tout-à-fait l'homme, mais c'est un peu mieux que le bœuf ; c'est l'orange-outang qui a reçu le baptême, qui est né non velu, et a fait ses études.

Et à propos d'études, il est bon de vous dire que la plupart de ces infortunés ont mérité et obtenu tous les prix du collège.

Nous possédons ensuite la grande famille des plagiaires ; idiots qui ne pensent point par eux, mais par autrui ; qui se servent de votre cerveau comme de votre chapeau, pour s'en coiffer, le leur manquant.

Première espèce : l'homme-jocko, qui parle quand vous parlez, qui se tait quand vous vous taisez ; qui, j'imagine, se couperait le cou, vous voyant attenter à votre. C'est un écho.

Dites : "La paix est une excellente chose, quand elle ne coûte pas plus cher que la guerre."

— "Oh ! oui, redira-t-il, pas plus cher que la guerre."

Dites : "La Régie nous vend du tabac qui ne vaut pas le diable !"

— "Oh ! non, redira-t-il, qui ne vaut pas le diable !"

Deuxième espèce : l'homme-perroquet, celui qui, chaque matin, ramasse ça ou là, dans quelque nouveau livre ou de la bouche même de quelque homme d'esprit, une tirade de pensées ; et s'en va, tant que dure le jour, la colportant dans vingt salons ; la disant presque à chaque borne, comme les orgues, les mélodies d'Auber.

Troisième espèce : l'homme-vautour, imbécile de proie qui s'engraisse de vous. Il n'est pas nécessaire, avec celui-là, que vous soyez un nouveau livre ou une bouche célèbre. N'importe quel, avisez-vous d'émettre en sa présence quelque chose de bien : oh ! mon Dieu ! c'en est fait ; c'est comme si vous aviez tiré votre montre devant quelque filou. Vous êtes volé de votre idée ; et, soyez-en bien sûr, avant qu'il soit demain, tout Paris la saura par cœur. Que si alors, soit occasion, soit amour-propre, il vous arrive d'en faire quelque part une seconde édition, ou vous regarde en souriant ; et vous passez pour le voleur. C'est agréable !

Mais il y a mieux. C'est devant vous qu'il vous braconnera, et vous ne direz mot. Je vous suppose dans un cercle, assis tout contre lui ; on

y parle opéra ; chacun donne la sienne, et vous, la vôtre. Vous dites même, non sans arrière-pensée, qu'avec "les jambes de Taglioni et les bras de Noblet, on ferait un talent accompli." Ensuite de quoi, vous attendez modestement l'effet de ces paroles. Malheureusement, vous êtes enroué, et vos paroles se sont perdues ; perdues pour vous, mais non pour lui, qui dominant toutes les voix : "On ferait un talent accompli, dit-il, avec les jambes de Taglioni et les bras de Noblet." Oh ! vraiment, vous ne vous flattiez pas : un murmure flatteur accueille ces paroles ; et comme vous êtes seul à ne pas applaudir, on vous regarde comme un obtus, comme un homme incapable de saisir la finesse des choses. Qui sait ? peut-être même il aura l'obligeance de vous répéter votre idée, pour vous en faciliter le sens.

Parmi les parasites de l'intelligence, il en est de fort sobres, qui ne vivent que de miettes. Une locution nouvelle, un tour original, un mot, un rien suffit à leur consommation. C'est ainsi que les *jeunes hommes*, les *homme de style et de pensée*, les *homme complet ou incomplet*, les *livre puissant*, les *drame achevé*, les *pitie ! les merci ! les oh ! que non pas !* et mille autres formules, qui sont fort bonnes en leur place, ont servi de pâture à la tourbe affamée. C'était de la pomme de terre à l'usage de tous les pauvres d'esprit. Avec cela on vivote, on pensote.

Enfin, il en est quelques-uns qui se sont fait, des banalités de la presse, un petit vocabulaire applicable à toutes les phases de la politique. Avec eux c'est toujours : "L'horizon s'obscurcit ; le ciel se couvre de nuages ; l'avenir est gros d'événements ; nous sommes sur un volcan, etc."

Tous, pauvres hommes ! qui s'imaginent que la pensée est dans les mots, dans les locutions, dans Boiste ou dans Noël ! Oui sans doute, elle est là : comme il y a des Panthéon, dans les carrières de Montrouge.

Or, il n'est pas d'artiste ou d'homme de lettres, tant soit peu famé, qui n'ait son muséum de pique-assiettes moraux. C'est un singulier peuple, un étrange amalgame, que ce tas de circuleurs, qui obstruent, l'encensoir à la main, tous les temples de la renommée ! Amis, ennemis, admirateurs, dépréciateurs, toute la myriade des curieux, toute la nuée des écornifleurs, tout s'y trouve, et mille autres. C'est ce qu'on appelle le public intime. Ce sont les planètes du génie. Cela gravite, et voilà tout.

Eh bien ! dans cette foule, vous distinguerez une millième espèce de non-penseurs ; espèce malheureuse, qui n'a d'esprit que juste assez pour sentir bien qu'elle n'en a pas. C'est l'homme-autruche, l'homme qui a l'instinct de sa nullité, qui en rougit, et vient la cacher là, parmi les beaux-esprits, espérant qu'on ne l'y verra point.

Ces prolétaires intellectuels ne demanderaient pas mieux que d'avoir des idées. Hélas ! ils sont bien tout ce qu'ils peuvent pour s'en procurer. C'est afin qu'on les en aumône, qu'ils recherchent particulièrement les aristocrates de la pensée, les grands propriétaires de réputations. Ils se flattent, en choquant leur petite âme contre la leur grande, d'en faire jaillir quelque étincelle. Sitôt qu'un nouveau nom se met à flamboyer, vite, ils s'empressent à l'entour, comme des papillons nocturnes autour de ce qui luit. Ils ont vu de la sorte toutes nos célébrités en pantoufles, toutes nos fortes têtes sur l'oreiller.

Et pourtant, ils sont là, dès le matin, dans ce conflit d'étourdissantes idées, comme un eunuque au milieu d'un sérail : impuissants à penser, silencieux et tristes ; tristes d'eux-mêmes.

LOUIS DESNOYERS.

(A Continuer.)

ETUDES HISTORIQUES.

Nous avons trouvé, il y a quelques jours, dans un journal publié à Paris, le morceau suivant écrit, comme on peut le voir, par un de nos compatriotes. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en le reproduisant. Ils admireront, comme nous, les vues profondes, hautes et larges de l'auteur, sur la philosophie de l'histoire et la tendance de la civilisation européenne. Il est bien à